

Enluminure illustrant la moisson en août. Détail du Bréviaire manuscrit de Saint-Victor de Marseille. Ouvrage donné à l'abbaye de Saint-Victor en 1498. © BMVR, ancienne collection Jourdan-Barry, ms 2126.



L'AGRICULTURE À MARSEILLE AU MOYEN ÂGE

Par Pierre Vey

Le paysage de l'actuel territoire de la commune de Marseille était au Moyen Âge profondément différent de ce qu'il est aujourd'hui, mais aussi de l'image que l'on tendrait à s'en faire. En effet, outre le fait qu'il s'agissait d'un espace faiblement artificialisé puisque l'extension du pôle urbain se limitait, sur la rive nord du Vieux-Port actuel, à un polygone grossièrement délimité par le Centre Bourse, la Porte d'Aix et la Joliette, l'organisation des cultures n'avait alors rien à voir avec ce qui se pratique de nos jours : lorsque les textes parlent de vignes, par exemple, il ne faut pas se figurer une étendue en monoculture où les plantations sont parfaitement alignées en rangées parallèles, chaque pièce de terre présentant une unité de cépage, mais plutôt un espace où cohabitent une diversité de ceps d'âges différents, des arbres fruitiers, des légumineuses ou des céréales, une terre que l'on appelle *vinea* car la vigne en est l'espèce distinctive et qu'un mode de prélèvement spécifique, en « *banastons* » de raisins (*banastones racemorum*), lui est assigné. Ainsi,

au XIII^e siècle, c'était bien la *vinea* qui devait marquer le plus de son empreinte le paysage marseillais.

En outre, cet espace agricole était organisé de manière concentrique depuis la ville, en fonction de la capacité de rendement des terres, elle-même favorisée par les aménagements et les fumures dont on disposait plus aisément à proximité des murailles. Ainsi, une petite couronne de jardins maraîchers distinguait un rayon équivalent à la distance entre Arenc et la Joliette. De même, les cours d'eau qui traversaient le terroir (Aygaldes, Jarret, Huveaune) définissaient des couloirs où les cultures étaient plus aisées grâce à la multitude d'aménagements sous la forme de moulins (à Arenc ou aux Crottes) ou de canaux de drainage qu'ils permettaient. Là, on pouvait retrouver quelques jardins, mais il semble aussi que les champs (*terrae*) fussent mieux rentables en raison des prélèvements plus lourds qui pesaient dessus. Ici encore, il ne faut pas se représenter des *openfields*, mais de petites pièces de terres, plus longues que larges (*peciae*) où la céréale pouvait dominer, mais n'était pas exclusive.

Enfin, les espaces les plus éloignés des cours d'eau et de la ville étaient dévolus à la dépaissance des bêtes (ovins, porcins et, dans une moindre mesure, bovins), strictement encadrée par les *Statuts* de la ville (moment de la journée, de l'année, surveillance, voies et terres qu'ils pouvaient emprunter ou brouter), comme à Saint-Antoine ou au pied de l'Étoile. L'olivier est le grand absent des textes, puisque les oliveraies y sont rarissimes, en tout cas le terme latin les désignant spécifiquement (*olivetum*). Il ne devait pas manquer, cela dit, camouflé par des dénominations qui ne le singularisent pas parmi les *terrae*, *vineae* et autres *orti*. En revanche, des toponymes lui font référence de manière explicite comme Montolivet (*Montolivetum*) que l'on n'espère guère déceptif quant aux réalités du paysage médiéval.



Les semailles (mois de septembre), détail d'une enluminure du Bréviaire manuscrit de Saint-Victor de Marseille. © BMVR, ancienne collection Jourdan-Barry, ms 2126.

Enfin, il faut souligner que, malgré le processus de singularisation de l'espace urbain comme une réalité différente du monde rural qui a lieu à partir du XI^e siècle et s'intensifie au XIII^e siècle, la ville elle-même reste un lieu de production agricole : les jardins (*viridaria*) y sont nombreux, quoique très petits, avec une concentration en certains lieux comme entre la Juiverie et le palais épiscopal à proximité des murs, et certaines bêtes y vivent (poules, cochons) et d'autres y circulent pour y être vendues et transformées en pièces de viande.